

No.801 du 6 au 12 avril 2011

les inRockuptibles

nouveau
2.50€

Côte d'Ivoire
l'heure de
Ouattara

comment
le PS drague
les jeunes

deux séries télé, un livre événement
le porno revient

M 01154 - 801 - F: 2,50 €



Messagerie 2,00 € - Belgique 2,00 € - Canada 2,00 CAD - DOMA 3,00 € - Espagne 3,6 € - Côte d'Ivoire 3,20 € - Haïti 3,30 € - Liban 3,50 € - Italie 3,30 € - Japon 3,30 € - Mexique 3,30 € - Pays-Bas 3,30 € - Portugal 3,30 € - Royaume-Uni 3,30 € - Suisse 5,50 CHF - TOM 2000 CCP

Les belles heures du porno

Quarante ans d'histoire du porno américain

dans un livre-somme aux détails hallucinants. Des pionniers aux ouvriers, des stars aux mafieux, tous sont au casting de cette énorme fièvre collective. **par Philippe Azoury**

en une

Please Fuck Me. C'est comme ça que Legs McNeil et Jennifer Osborne, les deux auteurs de *The Other Hollywood*, auraient dû appeler leur histoire orale du porno américain, des années 60 aux années 90. On voit bien à quelle autre appellation incontrôlée cet "Autre Hollywood" fait de l'œil : un renvoi plus qu'évident à ce Nouvel Hollywood qui fit ruer la contre-culture dans les brancards des majors, à coups de saladiers de coke et d'opus de génie signés Scorsese ou Coppola.

Mais l'intituler *Please Fuck Me* aurait permis de montrer d'emblée que ce livre n'est jamais que le second volet d'un diptyque sur l'envers de l'entertainment américain. Une histoire de ces marginaux

qui ont fait bouger les lignes jusqu'au mainstream. Une histoire dont le premier volume ne concernait pas le cinéma mais le punk – ça s'appelait *Please Kill Me* et c'était déjà pour moitié signé Legs McNeil (également sorti par Allia ici).

The Other Hollywood en reprend à la fois la formule, la méthode et la courbe : des kilomètres d'entretiens croisés et montés avec génie dans lesquels des acteurs d'une scène racontent par leurs frasques la montée en puissance d'un genre, son éjaculation à la gueule du monde puis sa lente débandade. De l'ascension à la déconfiture, l'histoire de l'Amérique d'avant le Viagra.

Aux guitaristes maigrichons se sont substitués des hardeurs bodybuildés sachant, à leur façon, jouer du manche. Les groupies qui faisaient tout le jus ▶



Les prémices d'une industrie à venir :
tournage de *The Sexuous Woman* de
Matt Cimber, en Californie, août 1970

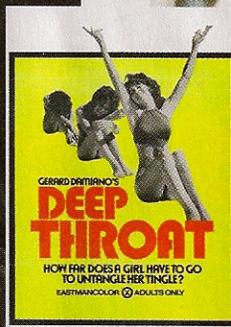


Linda Lovelace en 1974. Signe particulier dans *Deep Throat* : un clito au fond de la gorge



Parabolo/Infu/ie des Archives

Proff 08



Traci Lords : elle avait 16 ans quand elle a commencé à faire du

en une

de *Please Kill Me* sont maintenant sous les *sunlights*, chevilles ouvrières, cœur et poumon d'une industrie du X qui démarra comme une sorte de communauté hippie semi-clandestine et qui aujourd'hui représente un mastodonte pesant des milliards de dollars. Mais le fond rock du truc reste toujours là, par essence.

Hardeuse... L'expression même dérive d'un semblable sentiment de dureté et d'affrontement face au monde, ce défi aux conventions qu'exprimait le punk ou le heavy-metal des MC5 ou des Stooges.

Mais si dans *Please Kill Me* chaque musicien faisait toute une affaire du moindre concert merdique ou de la moindre groupie tirée, dans *The Other Hollywood*, il se passe l'effet l'inverse : une fille peut bien y raconter qu'elle vient de se taper une nana et ses deux frères, elle conclura toujours par un "bah, c'était cool, pas de quoi en faire un plat, juste un peu de sexe..."

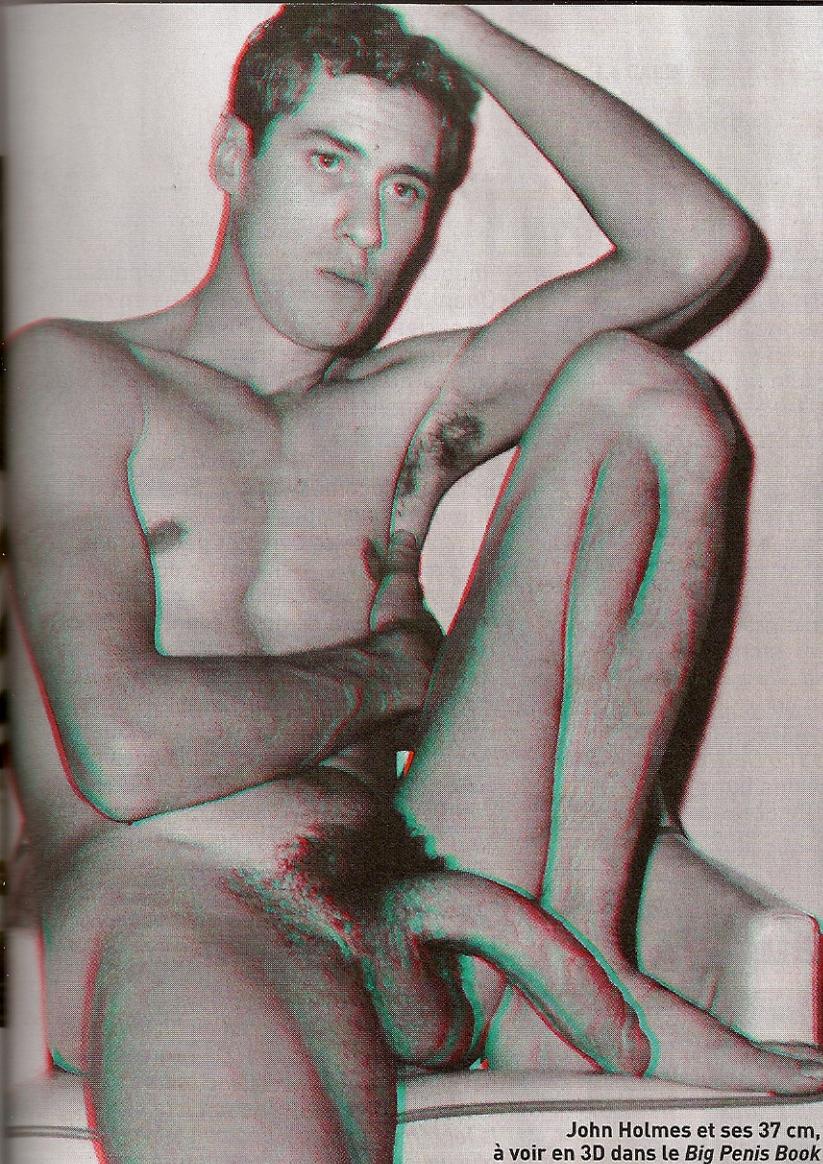
Il n'y a qu'une chose qui n'a pas changé du tout, mais alors pas du tout, d'un livre à l'autre : ce sont les quantités

astronomiques de dope consommées. De la première à la dernière page, ce livre est rassasié de coke, d'héro, de quaaludes et de nitrite d'amyle (mortel pour baiser, nous dit-on). On lit ça, si communicatif, et on comprend mieux le rôle salvateur de ces trois générations de cinglés : ces soldats du feu auront baisé pour nous, se seront défoncés pour nous, auront mouillé le maillot pour nous - pour que notre vie change un peu. En retour, la respectabilité leur aura craché dessus. Mais au final, à les entendre, ils s'en fichent pas mal. Comme le dit le magna de la distribution Reuben Sturman : "J'ai eu une vie merveilleuse. Si je dois mourir demain, je partirai le sourire aux lèvres."

Si les rédemptions tardives (et pour beaucoup manipulées) de Linda "Deep Throat" Lovelace, la première porn-star, pèsent encore très lourd dans le regard moral qui stigmatise et victimise les acteurs du X, la plupart des intervenants de *The Other Hollywood* expriment ici un point de vue autrement plus pragmatique. Ils ne disent pas que c'est l'éclate tous

les jours, ils disent juste qu'ils ont fait un choix de vie qui correspondait à un désir précis. Introduire un doigt dans le porno business. Pour l'expérience, pour l'argent, pour la came, par curiosité, par appétit d'être célèbre ou par désir maladroit d'être aimé, admiré. Eux et leurs amis/amants y ont laissé parfois des plumes (OD, suicide, exclusion sociale, sida), mais tous assument. C'est leur vie.

Résumer ce livre au seul développement gigantesque de l'industrie du porno ou le ramener à une série de grands films classiques serait un contresens. C'est dans l'anecdote qu'il est passionnant, l'élevant au rang d'art, et c'est à travers ces histoires abracadabrantes que l'on prend le pouls de la fièvre collective d'une époque. Les premiers chapitres remontent à la période clandestine des "loops", ces petits films de huit minutes en 8mm ou en 16mm vendus sous le manteau. Un temps qui a pris fin en janvier 1972, lorsque la performance orale exceptionnelle de Linda Lovelace dans *Gorge profonde* (*Deep Throat*), portée aux nues par la critique et attirant tout



John Holmes et ses 37 cm, à voir en 3D dans le *Big Penis Book*



Seka, l'une des premières vedettes du genre

“tant que j’aurai un visage, Seka aura toujours une place où venir s’asseoir”
un admirateur

le milieu hollywoodien cool, amènera le film à casser la baraque partout.

Dès lors, la mafia va organiser la distribution en salle de la pornographie. Le porno est peut-être un bordel, mais un bordel structuré. Par des hommes d'affaires appartenant à deux clans : les Gambino et les Bonanno – avec leurs lois, leurs méthodes... Ils ne sont pas là particulièrement pour le cul mais pour le fric à engranger. *“A la limite, tout ce que demandait Mickey Zaffrano, un ancien garde du corps passé chef de la mafia, propriétaire de plusieurs cinémas, c’était une fille pour le sucer à genoux à l’arrière de sa limousine. Mickey était un vrai gentleman”*, dit-on.

Qui dit mafia, dit guerres intestines, mais aussi infiltration par le FBI. C’est peut-être le passage le plus drôle et le plus cinématographique de tout ce livre : le récit délirant de deux agents, Pat Livingston et Bruce Ellavsky, envoyés à Miami en 1976 pour jouer les acheteurs de cassettes de cul en gros destinées à un marché établi depuis les îles Caiman. Durant deux ans, les deux agents ont

vécu grand train, roulé en décapotable, porté des chemisettes et des bagues, fréquenté tout le monde, les acteurs, les filles, les gros bonnets, les fêtes, jusqu’à prendre la main dans le sac les chefs de la mafia et non plus seulement leurs intermédiaires. Le retour à la réalité sera pour eux impossible. Après avoir goûté à cette vie de plaisirs, Livingston pètera les plombs et se fera serrer par un vigile en train de voler un pull-over Dior dans un magasin de Louisville. Cette arrestation a permis aux avocats du milieu de faire tomber les accusations à l’endroit de leurs clients et au marché de films de cul de recommencer de plus belle.

De fait, la fin des années 70 croisera porno, strip-tease, disco et punk-rock dans une atmosphère de fête continue (notamment Chez Bernard’s, un bar du quartier des théâtres devenu le QG de toute la scène X, pas si grande d’ailleurs, ce sont toujours les mêmes têtes). Le basculement de la vidéo invente la “Me Generation”, incarnée par la blonde Ginger Lynn : *“Je suis belle et je baise et je suis super et je suis chaude et j’adore ça et*

c’est pas pour le fric mais je suis quand même riche et je réussis...” Son attitude est un condensé excitant de toute l’idéologie yuppie.

Au même moment, John Holmes, sorte de Patrick Dewaere soutenant un baobab de 37 centimètres, demi-dieu de l’Olympe du secteur, met au tapis sa fiancée mineure, se défonce comme un malade, livre tout le monde aux flics, provoque un quadruple assassinat entre dealers et meurt du sida. Le milieu fait l’autruche (il faudra attendre 1998 et le scandale Marc Wallace, hardeur plombé ayant contaminé plusieurs filles, pour que les esprits changent).

Le second électrochoc des années 80 se nomme Traci Lords, elle est diaboliquement belle, arrogante, déchaînée, mais – personne ne le savait avant qu’elle n’orchestre elle-même les révélations – elle n’avait que 16 ans. Son désir assoiffé de célébrité a failli faire couler tout le monde à la fin de la décennie. Les années 90 sont marquées par l’arrivée de producteurs et de ▶

marques comme Vivid, qui sont là pour le marketing, lançant des filles refaites à la chaîne par un certain Doctor Pearl (un chirurgien véreux de 70 ans, entouré d'assistantes d'1,80 m!) comme on lance un nouveau dentifrice. Les films sont de plus en plus extrêmes et le porno commence à devenir une lessiveuse broyant ses filles. L'une des plus belles, Savannah (ex de Billy Idol, Slash, Gregg Allman), se suicide en juillet 1994, après qu'un accident de voiture a égratigné son visage. Elle a eu peur de ne jamais retrouver sa célébrité. L'Autre Hollywood repose sur les mêmes rêves de midinettes que son grand et respectable aîné.

C'est même une des suppositions qui court durant tout le livre : et s'il n'y avait pas tant de différences entre les deux Hollywood ? Après tout, Warren Beatty, Sammy Davis Jr., Jack Nicholson,

Tony Curtis, la bande autour de Coppola ont beaucoup chassé les filles du X. La hardeuse Veronica Hart affirme même que faire du porno était, dans les années 80, une façon d'échapper à l'hypocrisie : "Il n'est pas nécessaire de coucher avant pour obtenir un rôle dans le porno quand, à Hollywood, toutes les aspirantes actrices se font sauter en promesse d'un rôle. Hollywood repose complètement sur les fausses promesses et les espoirs. C'est ce qu'il y a de plus agréable quand on bosse avec des gens du porno ; on est très pragmatique et assez loin de toutes ces conneries."

Plusieurs fois, il y a même failli avoir fusion entre les deux univers. Hollywood fit un pont d'or à Gerard Damiano (réalisateur de *The Devil in Miss Jones*) pour qu'il fasse des films érotiques estampillés MGM (il refusera car on lui

imposait des scènes avec des hippies). Quant à Linda Lovelace, jamais en mal de perles, à la sortie de son premier fist-fucking, elle ne trouva pas d'autre comparaison à faire que celle-ci : "C'était comme dans un film de Fred Astaire."

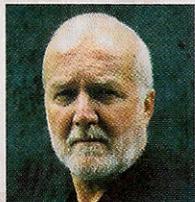
Parce que sa réalité dépasse tous les opus cocainés de Bret Easton Ellis

et tous les épisodes en blaser saumon de *Miami Vice*, ce livre est peut-être le plus grand livre rock jamais écrit. On s'y fait plein de nouveaux amis, capables de vous sortir tout de go à propos de John Holmes : "Il est la preuve vivante que les hommes ne naissent pas égaux. Tout d'un coup, sa bite est apparue – et c'était comme la scène inaugurale de La Guerre des étoiles." Des gens capables des plus belles preuves d'amitié ("Seka ? Je t'adorais – Tant que j'aurai un visage, Seka aura toujours une place où venir s'asseoir") ou de savoir-vivre ("Pour le vingt-et-unième anniversaire de Marilyn Chambers, je lui ai offert vingt-et-un mecs pour la baiser").

De vacheries aussi ("Linda jouait comme un pied de lampe"), et de jugements techniques aigus ("Carl baisait comme un gamin de 18 ans. On aurait dit un lemming qui galope vers la mer"). De regrets par poignées ("C'est quand même bien dommage que Smitty se soit jeté par la fenêtre, parce qu'il dégoutait toujours les plus jolies filles. Smitty avait très bon goût"). Un réservoir à idées permanent ("On a pensé à tourner un film avec un chien. Ça t'intéresse ?"), même si parfois les idées lancées trop vites s'avèrent pourries ("A un moment précis, tout le monde essayait de faire des films avec des chiens. Mais encore fallait-il que les chiens sachent jouer"). On y apprend à distinguer un "mac de voyage" d'un mac de base, et tout un tas de nouveaux mots supers : "faire du youppi à angle droit" n'est jamais très différent que donner du menton, vous savez ?

Il a fallu sept ans pour que ce livre se fasse, dont trois paraît-il pour convaincre les barons de l'édition new-yorkaise que les gens qui consomment du porno savent lire et veulent lire. Et que ceux qui en sont la chair à canon savent parler. L'un d'entre eux (Humphry Knipe) a même trouvé l'épithète exacte sur laquelle se referme le couvercle des quatre décennies qu'il aura traversées : "Ce qui est arrivé à la révolution sexuelle ? Elle a chopé le sida et elle est morte." ■

The Other Hollywood de Legs McNeil et Jennifer Osborne (Allia), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claire Debru, 785 pages, 29 €



le sexe sans la peau

Russell Banks a exploré les contrées du porno US pour pénétrer la zone du cybersex et des délinquants sexuels dans *Lost Memory of Skin*, un roman à paraître en 2012 en France.

Votre nouveau livre est présenté comme une réflexion sur la pornographie, et plus encore sur la nouvelle pornographie se développant sur internet. Pourquoi ce choix au départ ?

Russell Banks – L'image et l'utilisation de la pornographie n'ont pas beaucoup changé depuis des millénaires, et ce malgré l'invention de la photographie et du cinéma. C'est essentiellement la représentation d'organes génitaux interférant avec des orifices, destinée à éveiller l'imagination masculine, concentrée autour de la puissance et de l'érotisme. Mais parce qu'internet est un système de distribution rapide, accessible, moins coûteux qu'aucun autre, la pornographie est devenue aussi accessible qu'un chewing-gum.

Je voulais examiner et dépendre les effets de ce phénomène sur des

personnes à la fois ordinaires et sexuellement paumées, et comprendre comment la pornographie dépersonnalise, marchandise et fétichise le corps humain, tant et si bien qu'à une image réelle se substitue l'image d'un produit que l'on peut conditionner, débiter de votre carte de crédit et consommer immédiatement.

L'univers actuel de la pornographie est-il profondément différent de ce qu'il était avant internet ?

Définitivement, oui. Il a été conçu pour une consommation instantanée à domicile. Le passage sur le net a rationalisé le contenu du porno, l'a intensifié et l'a rendu plus vulgaire et sans nuances. C'est du fast-food sexuel.

Étiez-vous un connaisseur de l'âge d'or du film porno ?

Je ne dirais pas connaisseur mais, bien sûr, je connaissais ces films et en ai vu certains.

De manière générale, j'y voyais un intérêt sociologique bien plus qu'érotique. Après cette première vague grisante, la pornographie compta sur son caractère répétitif et prévisible – comme pour n'importe quelle autre drogue.

Considérez-vous la pornographie sur internet comme quelque chose d'addictif ?

C'est seulement dangereux pour les plus enclins d'entre nous à devenir dépendants. Et il est aussi facile de devenir accro à la pornographie que de devenir accro au jeu, pour à peu près les mêmes raisons. Les addictions sont dangereuses. Jouer aux cartes, à la roulette ou aux dés ne détruisent pas des vies mais elles en sont capables. recueilli par P. A.

Lost Memory of Skin sortira en septembre 2011 aux États-Unis et au printemps 2012 en France, chez Actes Sud, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Margaux Opinet